

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XXII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XXII.

La route de Cologne à Aix-la-Chapelle. — Les jeunes filles en jupon court. — Les quatre dieux rencontrés par Victor Hugo. — Le florin d'or de Charlemagne. — Les grandes reliques. — Les petites reliques. — Une ville prise d'assaut. — Les médailles et les *Agnus Dei*. — La salle des bossus et des paralytiques. — Histoire d'Aix-la-Chapelle. — Les sources. — Le Dôme. — L'hôtel de ville. — Le théâtre. — La fontaine d'Élise. — Promenades aux environs.

Le voyage sur les bords du Rhin ne serait pas complet si l'on n'allait pas visiter Aix-la-Chapelle, séparée de Cologne par un trajet de trois heures. Une vaste plaine se déroule bordée de jolis villages. Il n'y a pas grand'chose à dire de cette route, c'est un simple paysage picard ou tourangeau; une plaine verte ou blonde avec un orme tortu de temps en temps et quelque pâle rideau de peupliers au fond. « Je ne hais pas ce genre paisible, dit Victor Hugo, mais j'en jouis sans cris d'enthousiasme. Dans les villages, les vieilles paysannes passent comme des spectres, enveloppées dans de longues mantes d'indienne grise ou roux tendre dont le capuchon se rabat sur les yeux. Les jeunes filles en jupons courts, coiffées d'un petit serre-tête couvert de paillons et de verroteries qui cachent à peine leurs magnifiques cheveux rattachés au-dessus de la nuque par une flèche d'argent, lavent allègrement le devant des maisons, et en se baissant montrent leurs jarrets aux passants, comme dans les vieux maîtres hollandais. Pour ce qui est des hommes, ils sont ornés d'un sarrau bleu et d'un chapeau tromblon, comme s'ils étaient des paysans constitutionnels.

« Quant à la route, il avait plu, elle était fort détrempée. Je n'y

ai rencontré personne, si ce n'est par instant quelque jeune musicien blond, maigre et pâle, allant aux redoutes d'Aix-la-Chapelle ou de Spa, son havresac sur le flanc, sa contre-basse couverte d'une loque verte sur le dos, son bâton d'une main, son cornet à piston de l'autre; vêtu d'un habit bleu, d'un gilet fleuri, d'une cravate blanche et d'un pantalon demi-collant, retroussé au-dessus des bottes à cause de la boue; pauvre diable arrangé par le haut pour le bal et par le bas pour le voyage. J'ai vu aussi, dans un champ voisin du chemin, un chasseur local ainsi costumé : un chapeau rond vert pomme, avec grosse cocarde lilas en satin fané, blouse grise, grand nez, fusil.

« Dans une jolie petite ville carrée flanquée de murailles en briques et de tours en ruine, qui est à moitié chemin, et dont j'ignore le nom, j'ai fort admiré quatre magnifiques voyageurs assis, croisées ouvertes, au rez-de-chaussée d'une auberge, devant une table pantagruélique encombrée de viandes, de poissons, de vins, de pâtés et de fruits; buvant, coupant, mordant, tordant, dépeçant, dévorant; l'un rouge, l'autre cramoisi, le troisième pourpre, le quatrième violet, comme quatre personnifications vivantes de la voracité et de la gourmandise. Il m'a semblé voir le dieu Goulu, le dieu Glouton, le dieu Goinfre et le dieu Gouliaf, attablés autour d'une montagne de mangeaille. »

La description de Victor Hugo date du temps où il n'y avait pas de chemin de fer entre Cologne et Aix, et où l'on voyageait encore en diligence ou le sac sur le dos. Aujourd'hui l'on n'a pas le temps de voir tant de choses sur cette route, d'ailleurs peu intéressante. On rencontre, en courant à toute vapeur, Kœnigsdorf, Düren, Zülpiche, Stolberg, puis l'on arrive à Aix-la-Chapelle, que les Allemands appellent Aachen, comme ils nomment Cologne, Cœln.

Kœnigsdorf a une légende dont Charlemagne est le héros. Le siège épiscopal de Cologne étant vacant, le clergé et la bourgeoisie s'étaient partagés en plusieurs partis, et chacun de ces partis préconisait son candidat.

Charlemagne eut connaissance de ces dissensions, et il résolut de couper court au désordre. Il se mit seul en route, chevauchant à

petites journées, et c'est ainsi qu'il atteignit Kœnigsdorff. Au moment où il entra dans cette petite ville, une foule de bourgeois se dirigeait vers l'église pour y entendre la messe. Le pieux empereur attach aussitôt son cheval à un arbre et se mêla incognito parmi les fidèles. Le service divin terminé, il s'approcha de l'officiant et lui présenta comme offrande un beau florin d'or. — Ce n'est point l'usage ici, répondit le prêtre, de recevoir de pareilles offrandes, gardez votre or, dont je n'ai que faire. Voulez-vous cependant faire une bonne œuvre en faveur de cette église? faites-lui don de la peau du premier jeune cerf que vous dépouillerez; mon missel a besoin d'une nouvelle reliure, et suivant toute apparence vous êtes chasseur.

Le désintéressement du prêtre frappa Charlemagne. Il partit pour Cologne, et là il invita aussitôt le haut clergé et les représentants du peuple à se rendre auprès de lui, leur faisant savoir qu'il était venu dans le but de diriger personnellement l'élection de l'évêque. Les différents partis cherchèrent alors, au moyen de diverses offres et de grosses sommes d'argent, à décider l'empereur en faveur de leurs candidats. Charles se fit apporter tout l'or qu'on lui offrait, et ordonna que cet or servit à solder toutes les dettes de l'archevêché. Puis il ajouta : — Je ne trouve parmi vous personne aussi digne de la mitre que ce prêtre de la chapelle de Kœnigsdorf, qui refusa mon or il y a deux jours, et qui, loin de songer à son bien-être, ne voulut d'autre offrande que la peau d'un chevreuil ou d'un cerf pour renouveler la reliure de son missel. Allez chercher ce digne homme, c'est lui qui sera votre archevêque.

Ce qui fut dit fut fait. Ce prêtre, qui reçut la mitre des mains de Charlemagne s'appelait Hildebald, et il éleva un dôme, le dôme de Saint-Pierre, lequel a fait place à la cathédrale de Cologne.

J'arrivai à Aix-la-Chapelle au moment de l'exposition des grandes reliques, laquelle n'a lieu que tous les sept ans, à partir du 10 jusqu'au 24 juillet. Pendant cette quinzaine, la ville de Charlemagne est pour les catholiques d'Allemagne, de Suisse, de Belgique, de Hollande, ce qu'est la Mecque pour les Musulmans. L'usage d'exposer

ces reliques, qui furent données à Charlemagne par le patriarche Jean de Jérusalem et par le calife Haroun-al-Raschid, date de l'an 809. Il fut établi par un concile tenu à Aix, et auquel assistaient le pape Léon III, l'archevêque de Reims, Turpin, les évêques d'Alexandrie et d'Antioche, Achille et Théophile, ainsi que beaucoup d'autres évêques et abbés. Ces reliques sont pour Aix-la-Chapelle ce qu'était le labarum pour les Romains. A l'approche des Français, en 1792, on s'empressa de les transporter, avec les autres trésors du Munster, dans la ville de Paderborn, en Westphalie, et on ne les rapporta qu'en 1804, lorsque Napoléon eut établi à Aix un évêque, M. Antoine Berdolet, qui fut le premier et le dernier prélat de cette ville. A présent, comme autrefois, la chapelle est administrée par un chapitre que préside un doyen, avec le titre de prévôt. A moins d'appartenir à une famille royale, on ne peut voir ces reliques que pendant les trois semaines de l'exposition septennale. Elles se composent, savoir :

1° De la robe blanche de la Sainte Vierge à la naissance de Jésus-Christ : cette robe, qui paraît neuve, est longue de cinq pieds et demi ;

2° Des langes dans lesquels fut emmaillotté l'enfant Jésus; ils sont d'une couleur brune jaunâtre ;

3° Du linge dans lequel fut enveloppé saint Jean-Baptiste après sa décapitation : ce linge de toile fine porte encore, assure-t-on, des taches de sang; il est plié et lié par un cordon de soie blanche ;

4° Du linge dont fut couvert le Sauveur du monde pendant son crucifiement : il est plié et lié par un cordonnet.

Telles sont les grandes reliques ; mais il y en a une énorme quantité de petites : la pointe d'un des clous qui servirent au crucifiement ; la ceinture en cuir de Jésus-Christ ; un morceau de roseau qui lui fut dérisoirement offert en guise de sceptre par les Juifs ; un morceau de la corde qui servit à la flagellation ; une parcelle de la vraie croix enchâssée dans une boîte d'or, et qui fut portée par Charlemagne ; une épine de la sainte couronne ; une dent de sainte Catherine ; une côte de saint Étienne ; des cheveux de saint Jean-Baptiste ; le bras

droit de Charlemagne, depuis le coude jusqu'à l'omoplate; enfin, dans une chasse d'argent, pesant quatre-vingt-dix livres, le crâne de Charlemagne, et son cor de chasse, fait d'une énorme dent d'éléphant. Je ne parle pas des autres reliques conservées dans les différentes églises d'Aix, ni de celles de Corneli-Munster, qui sont innombrables. Le pèlerin peut largement donner carrière à sa vénération.

Aix, au moment où j'y arrivai, ressemblait à une ville prise d'assaut par une armée pacifique. Les rues étaient encombrées, surtout celles qui tournent autour de la cathédrale; à toutes les fenêtres, et jusque sur les toits des maisons, on voyait des hommes et des femmes, les regards tournés vers la basilique. Les soldats prussiens, échelonnés de distance en distance, contenaient avec peine cette foule, cependant si calme, mais qui étouffait, pressée dans des rues étroites; les reliques étaient exposées en plein air, au haut de la galerie de la tour, et chacun se rapprochait le plus possible de l'édifice pour recevoir la bénédiction. En Allemagne, il n'y a pas de fêtes religieuses ou profanes sans accompagnement de musique. Un orchestre placé au-dessus de la galerie jetait au vent ses notes sonores, qui allaient expirer dans les faubourgs. Ces maisons couronnées de têtes, ces balcons chargés de femmes, ces flots humains que la campagne vomissait incessamment sur la ville, cette foule agenouillée sur la place et dans les rues adjacentes, cet orchestre mugissant et retentissant du haut du Munster comme les trompettes de Jéricho, tout cela présentait un spectacle d'une imposante solennité. Après chaque bénédiction, la foule, s'écoulant d'un côté, était aussitôt remplacée par une autre foule. Au milieu des groupes passaient des femmes qui vendaient des chapelets, des images, des *Agnus Dei*, de petites médailles. Une de ces marchandes vint à moi et me parla en allemand. Je lui fis signe que je ne la comprenais pas. Alors elle appela une de ses compagnes, lui remit son étalage entre les mains, puis choisissant un chapelet, une image et trois ou quatre médailles en cuivre, elle me les offrit de si bonne grâce que, pour rien au monde, je n'aurais voulu refuser. Je lui présentai à mon tour une poignée de pièces de mince valeur.

Elle prit dans cette ferraille allemande quelques groschen, puis elle referma ma main restée ouverte, me fit signe de remettre l'argent dans ma poche, et s'éloigna après m'avoir salué d'une belle révérence et d'un angélique sourire.

En ce moment elle fut accostée par deux Liégeois, qui lui enlevèrent une bonne partie de sa petite pacotille. A peine eut-elle disparu que l'un des deux s'écria :

— Sommes-nous bien sûrs que ce soient là des médailles bénites ?

— Au fait ? dit l'autre.

— C'est que si ça n'est pas béni, c'est comme si nous n'avions rien du tout.

— Si nous les faisons bénir nous-mêmes ?

— Ce sera plus prudent. Entrons à l'église.

La cathédrale, fermée depuis le matin, ouvrait précisément ses portes à la foule. Je suivis les deux Liégeois, dont l'un disait à l'autre :

— Il paraît que les reliques que nous allons voir ont été envoyées à l'empereur Charlemagne par le Grand-Turc.

Le calife Haroun traité de Grand-Turc !

Je luttai longtemps pour pénétrer dans l'église. Enfin j'y arrivai roulé dans un flot de fidèles. Quelques minutes après, je me trouvai transporté par un mouvement de reflux dans une salle qui devait dépendre de la sacristie. Quand je fus un peu remis de l'oppression causée par la rude étreinte du boa populaire, je vis devant moi le plus triste des spectacles. Toutes les infirmités humaines grouillaient dans la salle : des bossus, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, des femmes avec des plaies vives, des fiévreux, des épileptiques, des culs-de-jatte, l'hôpital au grand complet, toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les douleurs. Ces infortunés, attirés par la foi et par l'espoir de la guérison, attendaient que le prêtre vint les toucher avec les reliques en prononçant les paroles de Jésus-Christ au paralytique : « Levez-vous et marchez. »

J'ai vu là quelques Français, voyageurs comme moi, qui ne comprenaient rien à cet entraînement des populations et à cette vénération

pour les reliques. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que la plupart d'entre eux avaient rapporté du champ de bataille de Waterloo, visité quelques jours auparavant, des boutons de guêtre de la garde impériale, ces éternels boutons de guêtre qu'un spirituel gardien fait fabriquer pour les vendre aux touristes, et surtout aux Anglais.

Aix-la-Chapelle était une colonie romaine qui fut détruite par les barbares; elle eut pour second fondateur Charlemagne, qui y était né et qui y mourut dans la soixante-douzième année de son âge et dans la quarante-septième de son règne (814). Aix-la-Chapelle devint la seconde ville de l'empire. Charlemagne avait fait graver cette inscription sur son palais :

HIC SEDES REGNI TRANS ALPES HABEATUR,
CAPUT OMNIUM PROVINCIARUM ET CIVITATUM GALLIÆ.

(Cette ville sera regardée comme le siège de l'empire au delà des Alpes, et comme la capitale des provinces et des cités de la Gaule.)

Il voulut, en outre, que Aix-la-Chapelle fût la ville où les empereurs seraient couronnés. Elle a vu le couronnement et le sacre de trente-sept empereurs et de onze impératrices.

Le corps de Charlemagne, solennellement lavé et embaumé le jour même de sa mort dans la basilique qu'il avait fondée, fut assis sur un siège d'or, sous la voûte du caveau sépulcral, avec une épée d'or à son côté, un Évangile d'or dans ses mains et sur ses genoux, la tête haute et ceinte d'un diadème d'or, dans lequel était inséré du bois de la sainte Croix. On remplit son sépulcre d'aromates, de baume, de musc et d'une grande quantité d'or; on revêtit son corps de vêtements impériaux, on couvrit sa face d'un suaire sous le diadème, on posa sur sa chair le cilice qu'il avait coutume de porter, et par-dessus ses vêtements impériaux on lui passa la besace dorée, insigne des pèlerins, qu'il portait quand il allait à Rome. On posa aussi devant lui un sceptre d'or et un bouclier d'or béni par le pape Léon. Puis on ferma et on scella son sépulcre, et on éleva au-dessus une arcade dorée, sur laquelle était son image, avec cette inscription :
« Dans ce tombeau gît le corps de Karl, grand et orthodoxe empe-

reur, qui accrut glorieusement le royaume des Franks et le gouverna heureusement. Nul ne saurait dire quelles plaintes et quel deuil il y eut à cause de sa mort par toute la terre ; chez les païens mêmes, on le pleura comme le père du monde. »

Voici en peu de mots l'histoire d'Aix-la-Chapelle depuis la mort de Charlemagne. Elle fut ravagée par les Normands, par ces bandes féroces dont le grand Charles avait pressenti les irruptions. Il arriva qu'un jour, dit le moine de Saint-Gall, Karl vint subitement, et sans être attendu, dans une ville maritime de la Gaule narbonnaise ; comme il se mettait à table, voici que des barques de pirates normands parurent en vue du port : les uns les prenaient pour des marchands juifs, les autres pour des Africains ou pour des Bretons. Mais le sage Karl, à la structure et à l'agilité de ces navires, reconnut que ce n'étaient pas des bâtiments de commerce, mais des navires de guerre. « Ces vaisseaux, s'écria-t-il, sont remplis, non de marchandises, mais d'implacables ennemis. » A ces mots, l'un s'efforce de prévenir l'autre ; tous les assistants s'élancent pour attaquer les navires, mais en vain, car les Normands, comprenant que là était celui qu'ils avaient coutume de nommer *Karl au marteau*, et tremblant que leurs armes ne retournassent en arrière ou ne tombassent en poudre en touchant ce héros invulnérable, échappèrent avec une vitesse inouïe non-seulement aux coups, mais aux regards de ceux qui les poursuivaient. Or, le religieux Karl, se levant de table, s'appuya sur une fenêtre et y resta longtemps à rêver, le visage inondé de pleurs. Comme nul de ses grands n'osait l'interroger, il leur expliqua lui-même le sujet de ces larmes. « Savez-vous, dit-il, ô mes fidèles, pourquoi j'ai tant pleuré ? Je ne crains pas que ces gens-là me puissent nuire par leurs vaines menaces, mais je m'afflige grandement que, de mon vivant, ils aient osé insulter ce rivage, et je suis tourmenté d'une douleur extrême, parce que je prévois combien de maux ils feront à mes descendants et à leurs sujets. »

Aix-la-Chapelle fut ensuite rebâtie par Othon III, puis incendiée au treizième siècle, puis inondée et prise par l'empereur Guillaume,

comte de Hollande. Restaurée par Charles IV, elle s'entoura de murailles et de fossés et atteignit un tel degré de prospérité, qu'elle contenait, assure-t-on, plus de cent mille habitants. Au dix-septième siècle, un incendie la détruisit de fond en comble, et voilà pourquoi la vieille ville de Charlemagne est aujourd'hui une ville neuve.

Prise par Dumouriez en 1792, Aix fut reprise par les Autrichiens et resta à la France en 1794. Elle perdit tous ses privilèges de cité impériale, et ne fut plus que le chef-lieu du département de la Roër.

En 1815 elle fut donnée à la Prusse. Sa population actuelle est de cinquante mille habitants.

Vingt-cinq diètes de l'empire, onze conciles et un congrès ont été tenus à Aix-la-Chapelle. Le congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), avait pour but de fixer l'époque de l'évacuation de la France par les armées étrangères.

Aix-la-Chapelle n'est pas seulement une ville de plaisance, les maladies y abondent. Il y a là huit sources qui sont divisées en sources supérieures et sources inférieures; les premières sont celles de l'empereur ou la reine de Hongrie, de Saint-Quirin ou du Bain-Neuf; les secondes se composent des bains de la Rose, de Saint-Corneille, de Saint-Charles et du Comphhausbad ou bain des Pauvres.

Ces eaux sont prises en boissons, en bains, en douches, en étuves, selon les cas particuliers. Elles sont bonnes pour les maladies de peau, les paralysies, les plaies, les rhumatismes, les affections nerveuses, etc., etc.

La croyance populaire attache une origine merveilleuse à l'efficacité de ces sources.

Charlemagne, qui avait l'habitude d'établir sa résidence tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre point de son immense empire, tenait un jour sa cour à Zurich, près des rives enchanteresses du lac. Le monarque, ami de la justice et accessible à tous ses sujets, avait fait dresser non loin de son palais, sur la rive escarpée, à l'endroit où jadis furent décapités les deux martyrs Félix et Regula, une colonne portant une petite cloche.

Quiconque désirait une audience de l'empereur n'avait qu'à sonner la clochette à l'heure de midi, et aussitôt paraissait le monarque en personne, pour écouter avec condescendance les plaintes et les représentations de ses sujets. La décision ne se faisait point attendre.

Un jour la cloche tintait sans qu'on vît personne remuer la corde. Même chose eut lieu le lendemain, et l'empereur ordonna en conséquence à un page de se cacher le jour suivant à proximité de la colonne, afin de découvrir la cause du tintement. Le page ne fut pas peu effrayé de voir un grand serpent sortir d'une caverne riveraine. Son étonnement fut au comble, quand il vit que le reptile mettait la cloche en branle. A l'instant on avertit Charlemagne qui se trouvait précisément à table. Il se leva incontinent pour se rendre auprès du serpent : « Quiconque, animal ou homme, me demande justice, justice lui sera rendue, » dit-il. Le serpent apercevant l'empereur, s'inclina trois fois devant lui, puis il se retira tranquillement dans sa caverne. L'empereur et toute sa suite suivirent le reptile, désireux qu'ils étaient de découvrir le motif de sa démarche. A l'entrée de la caverne on vit étendu un énorme crapaud. On aurait dit que le serpent désirait être débarrassé de cet hôte qui lui barrait le passage. Le monarque, pour rendre la justice à qui de droit, fit aussitôt prendre et tuer l'animal immonde.

Quelques jours après cet événement, le serpent, au grand étonnement des personnes présentes, entra dans la salle à manger de l'empereur à l'heure du dîner. Après s'être trois fois incliné respectueusement, il se dirigea vers une coupe placée devant le monarque et y laissa tomber une pierre fine d'une grosseur et d'une beauté rares. Il disparut avant que l'empereur et ses convives fussent revenus de leur surprise.

Charles fit présent de la pierre à l'impératrice qui prit l'habitude de la porter comme ornement dans sa chevelure. Ce bijou avait la propriété merveilleuse de communiquer à la personne qui le portait la faveur impériale tout entière et sans partage. Aussi, dès ce moment, le monarque éprouva-t-il pour sa femme un amour tel qu'il ne

pouvait plus la quitter. L'impératrice ne fut pas longtemps sans deviner la cause de l'affection plus grande de son époux, et elle ne se séparait plus de la pierre précieuse. Sentant, dans sa dernière maladie, la mort approcher, elle craignit que le bijou ne passât à des personnes indignes de l'amour de l'empereur, elle le cacha à cet effet sous sa langue, où il y resta après sa mort.

L'attachement de Charlemagne ne diminuait pas. Le corps de l'impératrice fut embaumé et dut accompagner l'empereur dans tous ses voyages. Une tendresse aussi surprenante éveilla enfin les soupçons de l'archevêque Turpin, compagnon du monarque. Celui-ci pensa qu'il y avait quelque sortilège en jeu. Le prélat fit donc sur le cadavre les recherches nécessaires pour découvrir un talisman, et finit par trouver la pierre merveilleuse. Il s'en empara aussitôt, et comme dès lors il le portait toujours sur lui, l'attachement de l'empereur passa de la défunte impératrice à l'archevêque. Charlemagne fit enterrer l'impératrice avec toute la pompe en usage à cette époque, et il voua un attachement tel à l'archevêque, que celui-ci fut bientôt las d'une tendresse aussi importune.

Pendant un voyage à travers l'Allemagne occidentale, l'archevêque, dans un excès d'ennui de cet attachement gênant, se débarrassa du talisman en le jetant dans une source où il fut impossible de le retrouver. Mais le charme ne cessa pas, Turpin ne fut plus, il est vrai, l'objet de la faveur impériale, ce fut la contrée qui recélaient la merveilleuse pierre. Aussi, dès ce moment, Charlemagne se sentit un tel attachement pour ce lieu, qu'il y fit bâtir un palais et fonder une ville.

Cette ville est Aix-la-Chapelle. Les eaux limpides et tranquilles des belles prairies charmèrent surtout le monarque, c'étaient celles qui recélaient le talisman lancé par l'archevêque! Charlemagne y restait des heures entières absorbé dans une douce mélancolie. Ses regards plongeaient sans cesse dans le cristal du charmant petit lac.

La croyance populaire attribue à ce charme les cures merveilleuses qu'opèrent les sources chaudes d'Aix-la-Chapelle, et c'est pourquoi

le peuple allemand a surtout une confiance particulière dans la source dite de l'Empereur.

La cathédrale est un monument hybride ou s'entre-choquent tous les styles et toutes les époques, où l'ogive donne du nez contre la brique, ou le rococo mignarde à côté du gothique sévère. Il est difficile de rencontrer un monument plus discordant et plus hétérogène que cette cathédrale d'Aix, qui fut inaugurée par trois cent soixante-trois prélats, à la tête desquels marchait un pape, Léon III.

Représentez-vous une façade insignifiante, percée dans une grosse tour surmontée d'un clocher sans caractère; placez maintenant à la base des piliers de granit de fondation romane, sur l'un desquels se dresse une louve d'airain avec la gueule entr'ouverte, et vous aurez une idée de l'effet que produit ce singulier édifice.

Cette louve ou ce loup est placé là pour consacrer le tour joué par un moine au diable.

Lorsqu'on construisit à Aix-la-Chapelle, il y a plus de mille ans, la cathédrale, les patriciens de cette ville s'étaient tellement trompés dans leurs calculs que les fonds amassés allaient être épuisés avant que le temple fût parvenu à la moitié de sa hauteur. Le cas était d'autant plus grave que les collectes faites, après plusieurs invitations, ne fournirent que peu de chose, et qu'on ne sut plus qu'imaginer pour suppléer au vide de la caisse.

Un jour les magistrats étaient réunis au grand complet pour se consulter dans cette pénible occurrence. L'embarras des conseillers était au comble, et l'interruption des travaux allait être décrétée, lorsqu'un seigneur étranger se fit annoncer sous le prétexte de proposer une chose importante au conseil réuni. Le costume singulier et tout à fait étrange de cet homme, ses traits fortement prononcés et repoussants, ses regards moqueurs avaient fait sur l'assemblée une impression désagréable.

« Très-honorables et très-sages seigneurs, dit-il, j'ai appris que votre ville se trouve dans un pénible embarras par le manque des fonds nécessaires à l'achèvement de votre cathédrale. Je suis le seul

homme qui puisse vous tirer de cette extrémité, et me voici prêt à vous proposer les conditions auxquelles je vous compterai à l'instant, en monnaie courante et de bon cours, les millions qui vous manquent. »

Un étonnement général succéda aux paroles de l'étranger.

— Quel est cet homme qui parle de millions comme s'il s'agissait de grains de sable? Est-ce un nabab des Indes qui, converti au christianisme, sacrifie ses trésors à l'édification d'un temple? Est-ce un roi ou un cobold en possession de trésors souterrains? Ou bien, son air le fait supposer, se moque-t-il de toute l'assemblée des notables? Les conseillers s'adressaient entre eux ces questions, et aucun d'eux ne savait y répondre.

Le bourgmestre revint le premier de sa surprise, et adressa au généreux étranger des questions sur sa position sociale et sur son origine. Celui-ci répondit : — Que votre sagesse devine ou ne devine pas mon origine et mon état, peu m'importe; il suffit que je vous dise que je suis disposé, non pas à vous prêter l'argent qu'il vous faut, mais à vous en faire don pour toujours. Je n'y mets d'autre condition que celle-ci : l'édifice achevé, je veux qu'au jour de sa consécration le premier individu qui passera le seuil de la porte m'appartienne tout entier, corps et âme.

Si d'abord l'étonnement des prudents seigneurs fut grand, leur frayeur devint ensuite extrême. Tous se levèrent comme un seul homme de leurs sièges, et s'enfuirent dans le coin le plus reculé du salon, car ils venaient de comprendre à qui ils avaient affaire.

Après un intervalle assez long de stupeur muette, ce fut encore le chef du conseil qui reprit courage le premier : « *Retro, Satanas, va-t'en, va-t'en!* » répéta-t-il plusieurs fois; mais la formule d'exorcisme demeura sans vertu. L'être redouté s'approcha même davantage et dit d'un air calme : « Quelle étrange façon de vous conduire, et que craignez-vous? Mes propositions ne sont-elles donc pas acceptables? ne sont-elles pas avantageuses? Réfléchissez un instant; je ne demande qu'un seul et unique individu, tandis que des rois et des sou-

verains, sans le moindre remords, en sacrifient des milliers en leurs batailles ! Et ne convient-il pas d'ailleurs que l'individu se sacrifie au bien-être général ? »

Ces motifs, et bien d'autres encore tout aussi fondés, ouvrirent enfin les yeux aux conseillers, et leur frayeur se calma. Que ne fait-on pressé par la pénurie ? Après une courte discussion, le contrat fut conclu et arrêté, et le diable ayant salué fort poliment disparut aussitôt par la cheminée avec un rire satanique. Peu de temps après, il fit descendre par cette même voie un grand nombre de sacs pleins d'or, et le conseil, après avoir soigneusement examiné les espèces monnayées, convint que l'or était de bon aloi et la somme suffisante. L'édifice se trouva achevé au bout de quelques années, et le jour approchait où il fallait procéder à la consécration solennelle du dôme. Les honorables, naguère présents à la scène avec le génie malfaisant, avaient promis de garder le plus profond secret sur le contrat susdit ; mais quelques-uns d'entre eux l'ayant confié à leurs femmes, on pense bien que ce fut le secret de tout le monde, et nul n'eut envie, lorsque les cloches sonnèrent, d'entrer le premier par les larges portes ouvertes de la cathédrale.

Nouvel embarras ! Le conseil est de nouveau aux abois ; mais cette fois arrive un petit moine, qui assure avoir trouvé un excellent moyen d'attraper le diable.

Le pacte portait : que le premier qui entrerait par la porte du temple serait la propriété de Lucifer, mais il n'y était point stipulé de quelle espèce devait être le premier individu entrant. Ce fut sur cette clause omise que le moine fondait son plan. La veille, on avait par hasard pris un loup. Ce loup fut mis dans une cage de fer, cette cage placée de façon que le prisonnier dût entrer dans l'église dès qu'on lui ouvrirait la porte.

Sur ces entrefaites Satan attendait sa proie, et, plus prompt que l'éclair, il se précipita sur le loup qui, de sa cage, bondit dans l'église. La colère de Satan ne peut se décrire quand il se vit joué et trompé. Écumant de rage, il tordit la nuque au loup ; et laissant après lui

une odeur fétide de soufre, il s'envola avec des hurlements épouvantables. En partant, il avait fermé la porte d'airain du dôme avec une violence telle qu'elle se fendit du haut en bas. A cette même porte on voit encore aujourd'hui la statue d'airain du loup avec une ouverture ronde à la poitrine. C'est par cette ouverture qu'a été arrachée l'âme de l'animal. On peut également voir la fente à la porte d'airain comme une preuve authentique que jadis un moine attrapa finement le diable.

Au milieu de l'église s'élève une rotonde blanche éclairée par le haut et ornée de tous les caprices de l'architecture rococo. Sur le pavé de cette rotonde on voit une grande lame de marbre noir, avec cette inscription en lettres de cuivre : *Carolo Magno*.

Ce grand nom carlovingien, abrité sous cette rotonde pompadour, produit l'effet le plus discordant, et l'on se demande quel rapport existe entre le tombeau de Charlemagne et la rocaille de Louis XV.

« La seule chose qui soit digne de l'homme et du lieu, dit Victor Hugo, dans cette indécente chapelle, c'est une immense lampe circulaire à quarante-huit becs, d'environ douze pieds de diamètre, donnée au douzième siècle par Frédéric Barberousse à Charlemagne. Cette lampe, qui est en cuivre et en argent doré, a la forme d'une couronne impériale; elle est suspendue à la voûte, au-dessus de la lame de marbre noir, par une grosse chaîne de fer de quatre-vingt-dix pieds de long.

« La lame noire a environ neuf pieds de long sur sept de largeur. »

On sait que le corps de Charlemagne n'est plus sous cette pierre. En 997, l'empereur Othon III fit ouvrir le tombeau du grand empereur, en retira le sceptre, le manteau impérial, le trône, une croix d'or, le globe, la couronne, le livre d'Évangile et l'épée. Ces objets furent transportés à Francfort, où ils servirent au sacre des empereurs; ils sont aujourd'hui à Vienne.

Cette profanation fut renouvelée, en 1165, par Frédéric Barberousse, qui, lui aussi, voulut voir les restes du grand Charles. Le corps de l'empereur carlovingien fut placé dans une châsse et exposé

en public, puis on le déposa dans un sarcophage. On montre dans la sacristie, moyennant un thaler (3 fr. 75 c.), des fragments d'os, le crâne et le bras de Charlemagne.

Le sarcophage est enfermé actuellement dans une armoire ; c'est un cercueil romain en marbre blanc de Paros.

Charlemagne est partout à Aix-la-Chapelle. Ce grand nom remplit cette petite ville allemande. Du reste, Charlemagne appartient autant aux Allemands qu'aux Français. Les deux peuples le regardaient comme leur chef unique. Il est vrai que leur situation était toute différente du temps de Charlemagne.

D'abord, les pays français et allemands étaient beaucoup moins peuplés ; en outre, les limites géographiques étaient autres, parce que l'Allemagne était plus rapprochée de l'ouest et moins étendue vers l'est qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les Allemands occupaient toute la partie nord-est de la France actuelle, de même que la Belgique et la Hollande ; en revanche, ils n'avaient pas la partie nord-est de l'Allemagne actuelle, cette partie étant alors habitée par les Slaves. L'Allemagne de Karl le Grand était entre le fleuve de l'Elbe à l'est et la chaîne des Vosges à l'ouest, entre les Alpes de la Bavière au sud et la mer Germanique au nord. Le Rhin et le Mein, ces deux beaux fleuves allemands, arrosaient toute la contrée centrale de l'Allemagne d'alors. Cela a été profondément changé depuis dix siècles. Les provinces slaves à l'est, situées entre la mer Baltique, l'Elbe et les pays des Russes, ont été conquises et couvertes de colonies allemandes ; les provinces occidentales de l'ancienne Allemagne, savoir : la Hollande, la Belgique, la Lorraine, l'Alsace, ont été prises par la France ou sont devenues indépendantes. Le centre de l'Allemagne actuelle n'est plus à Francfort-sur-le-Mein. L'Allemagne actuelle a cela de singulier qu'elle n'a pas de centre du tout ; elle s'est développée en pays multiple, au lieu de devenir un pays unitaire comme la France ou l'Espagne. Elle possède, pour ainsi dire, plusieurs centres : Berlin pour le nord, Cologne et Francfort pour l'ouest, Stuttgart, Munich et Vienne pour le sud, Dresde pour le milieu. Elle ressemble à cet

égard à l'Italie actuelle ; mais l'une et l'autre ont trop senti les inconvénients de leur décentralisation séculaire pour ne pas créer, dans un bref délai, une centralisation nationale.

Charlemagne croyait que le bas peuple français, tenu dans l'abaissement par les évêques et les seigneurs, ne pouvait participer aux affaires générales. Il entoura son trône d'évêques et de grands seigneurs, après avoir attaché ceux-ci à la possession de certaines terres. Il fit de même chez les Allemands, qui, peut-être un peu moins tourmentés par leurs évêques, n'en étaient pas moins dans l'impossibilité de s'administrer eux-mêmes. Ils étaient divisés en une foule de tribus souvent ennemies entre elles, et toujours jalouses de la puissance de la tribu franque qui régnait des deux côtés des Vosges et du Rhin ; la tribu saxonne n'était pas encore convertie au christianisme et combattait à outrance pendant de longues années dans Karl le Grand, le chef chrétien de l'Occident. Cette malencontreuse coutume antique de se regarder comme séparés en tribus, ou, pour ainsi dire, en autant de nationalités en miniature, n'a été abandonnée par les Allemands que depuis peu de temps ; chez les Italiens, cette division existe malheureusement encore.

Bref, Charlemagne avait pour moyen unique de consolidation le secours intermédiaire de ses grands seigneurs laïcs et ecclésiastiques ; il ne put donc établir une sorte d'union qu'en s'adressant immédiatement à tous les chefs d'armes et à tous les chefs d'Église ; le bas peuple en Allemagne et en France ne l'aurait point compris s'il eût agi autrement. C'est de ce système, qui prit le nom de système féodal, que les siècles suivants ont reçu toute leur vitalité.

Voilà, en un mot, le caractère du moyen âge ; le pape et l'empereur (ou le roi) s'efforcent par tous les moyens d'établir une longue chaîne, qui enlace chaque vassal supérieur avec les vassaux immédiatement inférieurs, et qui en même temps les rattache tous à la couronne et au saint-siège. De là des tiraillements sans fin, des désordres en permanence, des malentendus et des confusions inévitables. Mélez-y encore les jalousies quotidiennes entre le prince et le pape,

entre tous les vassaux et tous les évêques ensemble, vous aurez alors le tableau de ce qu'on appelle le moyen âge très-chrétien.

Charlemagne n'a pas inventé ce système compliqué, mais il l'a perfectionné et fondé sur des bases solides, et ses successeurs l'ont étendu encore davantage.

Charlemagne se mit d'abord à étendre les limites de son empire. Il conquiert le royaume des Longobards ou Lombards, tribu allemande-danoise des bords de l'Elbe et des mers Baltique et Germanique. Ces envahisseurs de l'Italie avaient formé aux bords du Pô un royaume de conquête. Alliés de Narsès, général de l'impératrice byzantine, contre les Goths de l'Est (ou Goths de Rome), ils s'étaient plus tard retirés au versant septentrional de la chaîne des Alpes; mais Narsès, irrité par les intrigues de la cour de Constantinople, fit ce que cent ans avant lui l'impératrice romaine avait fait à l'égard des Vandales d'Afrique. Narsès, poussé par un sentiment de vengeance, invita les Longobards à venir s'emparer de l'Italie, en 568.

Leur roi Alboïn prit Pavie pour résidence, et fit de Frioul sa forteresse principale contre les Slaves du Danube. Il traita les habitants d'une manière plus dure que les Goths de l'Est (Ostrogoths) ne l'avaient fait, qui, entrés en mariages et en traités avec les Romains, avaient pourtant succombé à l'insurrection de ceux-ci et à l'attaque du célèbre général byzantin Bélisaire.

Alboïn déposséda tous les Romains propriétaires du sol, en le distribuant à ses Longobards et aux vingt mille Saxons, leurs frères d'armes. Le royaume italien des Goths n'avait duré que soixante ans, celui des Longobards dura deux siècles. Du reste, l'histoire intérieure de leur royaume n'offre point l'intérêt de celui des Goths romains, et ils n'ont jamais eu de rois qu'on pourrait comparer au grand Théodoric.

Le pape, c'est-à-dire l'évêque de Rome, gêné dans ses prétentions territoriales par les seigneurs longobards, avait appelé au secours les seigneurs et le souverain des Franks. C'est de cette conquête franque que date le prétendu droit historique de l'empereur d'Autriche de

maintenir comme province conquise et quasi allemande ce pays italien, qui, de son côté, a le véritable droit naturel de se constituer libre et indépendant.

Karl le Grand assujettit aussi la puissante confédération allemande des Saxons entre le Rhin, l'Elbe et la mer Germanique. Cette confédération voulut à tout prix garder la religion païenne de ses ancêtres et son indépendance; mais, après de terribles combats, elle accepta le baptême avec la féodalité franque. Le chef de ce peuple, presque indomptable, était le célèbre Vitikind, duc des Vestfales, qui lutta contre l'empereur Karl le Grand avec la même bravoure et à peu près sur le même territoire où jadis le chef des Chérusques, Arminius ou Hermann, avait exterminé les légions de l'empereur romain Auguste. Karl subit une défaite semblable à celle du général romain Varus, après quoi il prit une revanche épouvantable en faisant couper les têtes de quatre mille cinq cents prisonniers saxons. La guerre continuait de part et d'autre; mais les pertes des barbares et la douceur que Karl montra bientôt finirent par réconcilier les Saxons avec le conquérant et avec l'Église. Karl attira prudemment tous leurs seigneurs dans son intérêt en leur distribuant des possessions féodales, et mit le pays dans les mains des évêques. Pour avoir toujours l'œil ouvert sur cette tribu, il établit sa cour impériale à Paderborn en Westphalie.

Par la pacification des Saxons, la féodalité chrétienne et impériale se rapprocha désormais des nombreuses populations païennes slaves, qui habitaient derrière les Saxons, au delà de l'Elbe, tout le long de la mer Baltique jusqu'à la Vistule, et vers le sud à travers les montagnes dites du Géant et des Métaux jusqu'au Danube, et de là, à travers les Alpes, jusqu'à la mer Adriatique, en face de Venise. Ces pays jadis peut-être tous allemands, puis délaissés par les Allemands qui envahirent pendant des siècles l'empire romain, avaient été occupés par les Slaves qui arrivaient de l'est; mais à partir de Charlemagne commença le reflux de la race allemande vers les contrées orientales. Charlemagne lui-même ne remporta que des victoires

peu importantes sur les Slaves païens habitant près de la mer Baltique, et sur ceux qui possédaient dans les Alpes le pays de Craïne ou la Carniole et la Carinthie ; le Craïne fut élevé par lui en Marche, c'est-à-dire en province fortifiée de frontière. Là, les paysans païens appelèrent de leurs vœux et de leurs bras le christianisme impérial pour les défendre contre leurs seigneurs, tandis que, chez les Slaves du Nord, l'aversion pour cette institution était générale. Charlemagne donna à ce pays slave, situé entre les bords du Danube et les Alpes, le nom de Province orientale ou Autriche : de là l'origine de l'empire de ce nom. Il le germanisa par des colons allemands. Il détruisit la horde sauvage et païenne des Awares en Hongrie. Il adjoignit aussi à son vaste empire la province espagnole des Catalans ou de Barcelone.

Ainsi, Charlemagne régnait sur l'empire le plus uni qui eût jamais existé depuis les Romains. Le catholicisme, jouissant de paix intérieure, était d'accord avec le pouvoir féodal et impérial ; le pape et l'empereur s'embrassèrent publiquement et de bon cœur ; les Français, les Italiens, les Allemands se sentaient agrandis par l'union inespérée de leurs trois races. Du reste, il y avait là péril en la demeure, puisque ces trois peuples étaient toujours menacés par quatre ennemis implacables, par les Mahométans, les Slaves, les Normands païens, et par les Grecs byzantins.

Or, cette grandeur politique et cléricale était si puissante, que les trois nations qui constituaient l'empire de Charlemagne lui donnèrent d'une voix unanime le nom d'empire romain. Tout ce qui rappelait Rome ancienne était aux yeux de cette époque comme sacré ; telle était l'impression que Rome victorieuse, bien que vaincue à la fin, avait laissée dans l'esprit des hommes. De là le couronnement de Charlemagne par le pape, l'évêque de Rome, comme empereur romain, dans l'année 800. Et, pour ne pas laisser échapper l'autre moitié du monde chrétien, l'Orient chrétien, l'empereur Charles de l'Occident chrétien demanda la main d'Irène, impératrice de l'empire grec de Constantinople. La chute du trône de cette

princesse empêcha l'union des deux grandes dynasties de la chrétienté.

Le grand empereur s'occupa de régler le droit et la justice par des constitutions appelées Capitulaires. Il entreprit également la tâche de répandre l'instruction primaire parmi les habitants de l'empire; et ses efforts, bien que dépourvus de résultats durables, n'en sont pas moins méritoires. Son meilleur ministre, qui seconda ses nobles intentions avec un talent et un zèle admirables, était Alcuin, un religieux anglais. Charlemagne lui-même, vainqueur dans cent batailles, né et élevé au bruit des armes, souverain sans égal de ce nouveau monde, était tellement convaincu de la nécessité de savoir lire et écrire, qu'il se plaça comme un écolier à la table, et apprit à manier la plume de cette puissante main de géant, qui venait de déposer, pour quelques heures, le gant de fer et l'invincible glaive. Les biographes disent que cette leçon d'écriture lui coûta plus qu'une rude campagne. Quel immortel honneur pour le grand Karl! et que ses successeurs sont petits en comparaison de lui! Quand on rouvrit son tombeau, on fut étonné de la longueur des ossements, qui sont proportionnés à son énorme épée et à sa large et pesante couronne, et que l'on conserve encore aujourd'hui comme les vénérables reliques du plus important de tous les empereurs que l'Europe ait jamais connus.

L'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle est un majestueux édifice du quatorzième siècle, construit sur l'emplacement de l'ancien palais de Charlemagne. La façade était décorée autrefois de la statue de chaque empereur couronné à Aix. Telle qu'elle est aujourd'hui, son aspect est encore grandiose. Une tour s'élève à chaque extrémité du monument, la tour de Granus et la tour de la Cloche. C'est du haut de cette dernière tour que le veilleur annonce de sa voix lugubre les heures de la nuit. On voit dans une salle du rez-de-chaussée les médiocres portraits des plénipotentiaires du congrès de 1818, puis ceux de Guillaume III par Gérard, de Napoléon et de Joséphine par Robert Lefèvre. On restaure en ce moment ce vieil édifice et on le

décore à l'intérieur. Cinq ou six grandes fresques couvrent déjà les murailles de la grande salle du Couronnement.

Le théâtre est un monument rectangulaire, avec colonnes cannelées, péristyle, fronton et le reste. Tout à côté est la jolie fontaine Élise, ainsi nommée en souvenir de la reine de Prusse. L'eau se précipite par un mufle de lion dans une vasque de marbre, et c'est là que chaque matin les buveurs se donnent rendez-vous.

Derrière la fontaine, on a établi depuis quelques années un assez joli jardin, qui a l'inconvénient d'être trop petit. On y fait de la musique le matin et le soir pendant la belle saison.

Il y a trois ans, Aix avait un salon de jeu. C'était un tripot laid et enfumé, situé au-dessus d'un marchand de cigares. Le roi de Prusse ayant banni de ses États toute espèce de jeu public, la roulette et le trente et quarante ont plié bagage.

Les environs d'Aix-la-Chapelle sont charmants, et je garde le plus aimable souvenir d'une promenade que j'ai faite sur la belle colline du Luiseberg. Cette colline est un vaste jardin anglais percé de larges routes où courent les voitures, et qui présente, de quelque côté que l'on regarde, le plus magnifique panorama. A côté est le bois de Trinbonn, non moins joli que le Luiseberg; puis le Frakenberg, qui fut un rendez-vous de chasse de Charlemagne.

Autrefois, dit la tradition, vivaient à Frakenberg deux musiciens qui gagnaient leur vie en jouant du violon. L'un, appelé Friedel, était un gaillard bien planté, sauf qu'il était bossu. Cependant, il avait, malgré cette exubérance dorsale, une fort belle physionomie. L'autre, appelé Heinz, était fort laid, mais il n'était pas moins bossu que le premier; cheveux roux et hérissés, petits yeux verts, regards louches, bouche grande comme un four : tel était le cavalier. On les appelait les deux bossus; mais on préférait de beaucoup à Heinz, Friedel, dont le coup d'archet était d'ailleurs fort estimé dans tous les bals des environs, et même à Aix-la-Chapelle.

Tout artiste a un cœur, même quand il est bossu. Celui de Friedel exécutait depuis quelque temps la plus désordonnée des contre-

dances. Il avait vu Agathe, fille d'un estimable marchand, et, en dépit de sa bosse, il parvint à lui plaire. Déclarations, billets doux, rendez-vous, tout alla comme dans les romans, et, aussi comme dans les romans, le père, peu sensible, se mit à la traverse de l'amour des deux jeunes gens.

Friedel, poussé par Agathe, s'était un beau dimanche habillé de neuf de pied en cap, et il s'était dirigé vers la maison du marchand qui éclata de rire aux premiers mots du jeune homme.

— Crois-tu, lui dit-il, que je sois tellement embarrassé de ma fille que je doive la jeter dans les bras du premier musicien qui passe sur la grande route? ou bien, penses-tu m'être plus agréable parce que tu as un surcroît de charmes sur le dos?

Il accompagna ces paroles d'un mouvement de main qui indiquait à ce pauvre musicien qu'il n'avait plus qu'à prendre congé.

Celui-ci sortit profondément blessé, accusant le ciel et les hommes. Il se précipita dans les bois, courant tout le jour dans les sentiers non frayés, et il ne songea à revenir chez lui qu'à la nuit tombée. Ignorant les chemins, il battit la campagne, et après avoir couru pendant plusieurs heures, il se trouva aux portes d'Aix-la-Chapelle, au moment où le veilleur jetait à toutes volées le mot : minuit. Un essaim de hiboux entourait en croassant les vieilles tours et les hauts pignons; des choucas et d'autres oiseaux de nuit faisaient un sabbat horrible et des éclairs pâles et fauves serpentaient au milieu de sifflements à travers l'air, pendant qu'une foule d'étranges figures passaient, en se tenant par la main, au-dessus des maisons. Tout autre qu'un homme aussi préoccupé que Friedel aurait facilement reconnu dans ces figures infernales une bande de sorcières montées sur leur balai et se dirigeant vers le marché aux Poissons, appelé en jargon d'Aix-la-Chapelle, *Perwich*. Le promeneur amoureux marchait, de son côté, vers cette place, mais à peine y fut-il arrivé qu'il fut témoin d'un étrange spectacle.

Un éclat vif projeté par des milliers de petites lumières voltigeant dans les airs, pareilles à des flammes de phosphore, produisait une

illumination qui s'étendait sur toute la place du marché. Une foule de femmes se mouvaient en silence et leur nombre augmentait à chaque seconde. Tout à coup, Friedel se souvint que c'était ce jour-là Quatre-Temps, et que le pique-nique des sorcières devait vraisemblablement se tenir au marché aux Poissons. Pendant qu'il réfléchissait, une dame en belle toilette et qui ressemblait, à s'y méprendre, à la femme du bourgmestre d'Aix-la-Chapelle, s'avança vers le musicien, lui prit la main et le mena à une table chargée de mets, de vins, de bonbons et de liqueurs.

— Bois et mange, lui dit-elle, et ne t'embarrasse pas du reste.

Friedel, malgré son amour, avait faim, il but comme un templier et mangea comme quatre ; après quoi, la belle dame lui donna un beau violon et le pria de faire danser l'honorable compagnie.

Notre musicien prit l'instrument, l'accorda, et aussitôt tout le monde se mit en danse. Une seule chose l'étonnait : toutes ces femmes parlaient et avaient même l'air de crier et de chanter, mais nul son ne venait frapper son oreille.

Les quadrilles formés, le bal improvisé s'était ouvert ; Friedel joua des airs gais et joyeux dont il ne pouvait percevoir une seule note ; il fit cependant courir son archet sur les cordes, jusqu'à ce qu'épuisé il tomba sur sa chaise.

Alors la belle dame vint à lui, et avec un sourire affable : — Mets-toi à genoux, dit-elle, et reçois l'expression de notre reconnaissance pour le plaisir que tu nous as procuré. Puis, elle marmotta des paroles bizarres, lui posa la main gauche sur sa proéminence dorsale, et lui escamota littéralement sa bosse, qui fut placée sur un plat vide, lequel fut immédiatement recouvert. Cette opération terminée, l'horloge du dôme sonna une heure, et aussitôt tout disparut : femmes, tables, flambeaux ; Friedel se retrouva seul au milieu de la place ténébreuse.

Le lendemain, la joie qu'il ressentait de sa mé'amorphose le poussa vers la maison d'Agathe. Il trouva le père qui l'avait si mal accueilli la veille, et quand celui-ci s'aperçut que Friedel n'avait plus cet

appendice, objet de toutes les railleries, il demeura longtemps plongé dans une stupeur profonde.

Friedel, devenu droit comme un i, épousa la fille du marchand.

Pendant l'aventure de Friedel s'était ébruitée. Heinz, le violoniste aux cheveux roux, résolut, à part lui, de tenter l'aventure à son tour. Pourquoi ne serait-il pas aussi bien traité que son collègue?

Lorsque arriva la nuit des Quatre-Temps, Heinz courut donc au marché aux Poissons avec son violon.

La fête des sorcières était dans tout son éclat, les lumières scintillaient, les femmes en grande toilette mangeaient et buvaient à des tables somptueusement servies, et de tous côtés régnait une excitation joyeuse, mais silencieuse. Heinz s'avança hardiment, et fit signe qu'il était prêt à manier l'archet. On lui fit place aussitôt et la danse commença. Mais comme le musicien, ébloui par les vases d'or qui l'entournaient, s'occupait plus de savoir comment il pourrait en soustraire quelques-uns, que de la mesure et de la mélodie, son jeu devint de plus en plus confus, et il finit par gratter d'une façon si pitoyable sur son violon déjà peu harmonieux, que les danseuses aux corps aériens frissonnaient et se démenaient comme des furies. L'imbécile prit pour de l'entrain ce tournoiement confus, et, bouffi d'orgueil, il se mit à appeler tout haut par leur nom plusieurs dames de la ville qu'il croyait reconnaître.

Quelques minutes avant qu'une heure sonnât, la présidente de l'assemblée le fit agenouiller pour lui donner sa récompense. Alors elle sortit d'un plat recouvert la bosse enlevée à Friedel, et avant que Heinz pût s'apercevoir de rien, elle la lui fixa sur la poitrine. Au même instant l'horloge du dôme sonna une heure, tout disparut et Heinz se retrouva seul, mais dans la position de polichinelle